

# LES RENCONTRES DE L'ADEUS

SYNTHÈSE 12<sup>e</sup> RENCONTRE CYCLE DÉMOCRATIE ET DROITS DE L'HOMME  
STRASBOURG / LE 14 FÉVRIER 2013



L'Agence  
de Développement  
et d'Urbanisme  
de l'Agglomération  
Strasbourgeoise



Sommaire

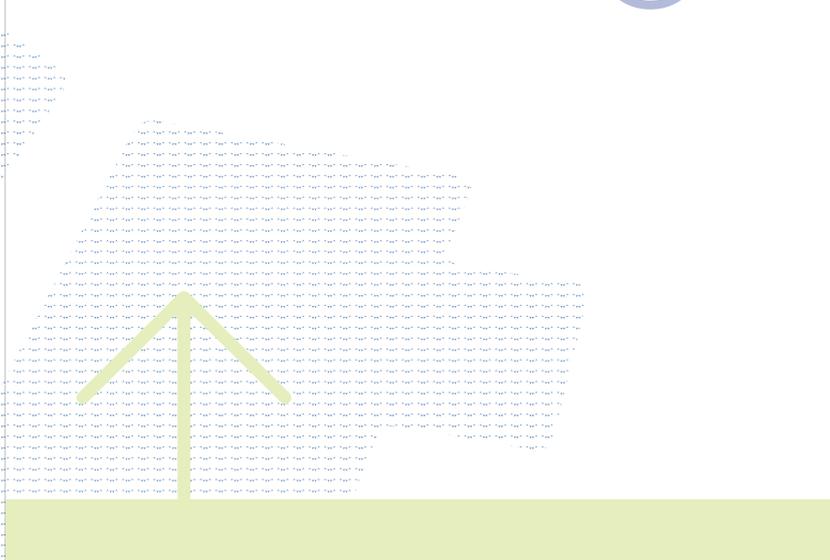
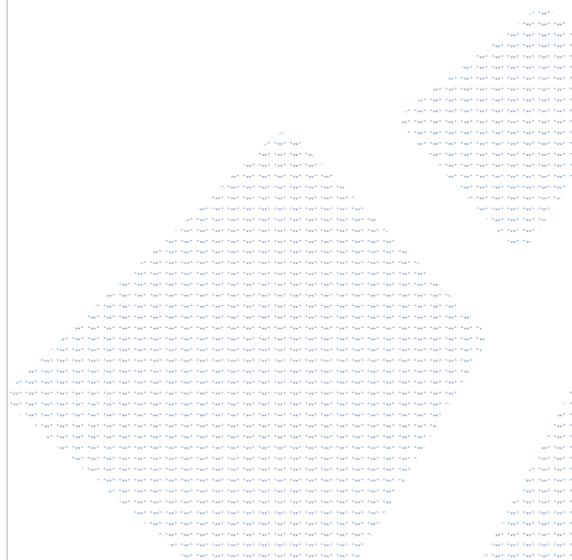
Questionnements et défis - - - - - 3

Michael R Emmert, Adjoint au Directeur de la planification politique et Anne Pons, Directrice générale de l'ADEUS



La ville à l'aune des grandes mutations anthropologiques - - - - - 4

Philippe Breton, Lauréat de l'Institut de France, professeur des universités, Université de Strasbourg



CYCLE DEMOCRATIE ET DROITS DE L'HOMME Traduction simultanée français/anglais

→ La ville à l'aube des grandes mutations anthropologiques

14 février 2013 avec Philippe Breton, Lauréat de l'Institut de France, professeur des universités, Centre universitaire d'enseignement du journalisme, Université de Strasbourg

→ Le genre et la ville : une question politique

3 octobre 2013 avec Sylvette Denèfle, Professeure de sociologie, Université François Rabelais, Tours

Les vidéos de ces conférences sont disponibles sur : http://www.adeus.org/productions?ty=les-vidéos-de-l-adeus



# Le mot d'accueil

## Questionnements et défis



© Conseil de l'Europe

### Michael Remmert

Adjoint au Directeur de la planification politique du Conseil de l'Europe

Afin de réfléchir aux nouveaux défis qui se posent à nos démocraties, nos sociétés et aux droits de l'Homme dans nos villes et nos pays européens, la Direction de la planification politique du Conseil de l'Europe a mis en place en 2012 un "Cycle de débats ouverts" dont l'objectif est de construire des liens entre des disciplines apparemment éloignées de nos centres d'intérêt. C'est ainsi que nous avons décidé de démarrer une coopération avec l'ADEUS, qui s'ouvre aujourd'hui avec une conférence de Philippe Breton.

Les travaux de l'ADEUS sur les politiques de la ville et les territoires nous ont interpellés et nous estimons qu'il serait entièrement pertinent et bénéfique pour nos deux organisations que ce partenariat se développe dans le futur proche.

Les liens entre les droits de l'Homme, le territoire et la démocratie sont parfois évidents en ce qui concerne des sujets comme les populations roms, les droits individuels, etc. D'autres liens sont encore à étudier ou à approfondir.



David Batzinger © Conseil de l'Europe

### Anne Pons

Directrice générale de l'ADEUS

Les références que nous partageons sur la ville et les territoires concernent tant le lien sociétal que l'objet ville, lequel a cristallisé et sédimenté, au cours des siècles, ces liens sociétaux. Mais quelles sont ces références ? De quoi sont-elles empreintes ? Comment influent-elles sur l'idée que nous avons de la démocratie et des droits de l'Homme ? Ce sujet, extrêmement complexe, est à la racine de nos actions. N'avons-nous pas ici à Strasbourg le rôle et la mission d'incarner et de développer l'Europe du lien sociétal, lien qui, de mon point de vue, conditionne le lien économique ?

Je me réjouis donc des liens que l'ADEUS est en train de créer avec le Conseil de l'Europe en ce sens, et de donner la parole à Philippe Breton, dont je salue le parcours universitaire unique et qui pourra nous éclairer sur le sujet à partir de l'angle original que lui confèrent ses travaux et centres d'intérêt.

# La ville à l'aune des grandes mutations anthropologiques



David Betzinger © Conseil de l'Europe

## Professeur Philippe Breton

Lauréat de l'Institut de France  
Professeur des universités,  
Centre universitaire d'enseignement  
du journalisme, Université de Strasbourg

Quelles sont les raisons de l'émergence, dans l'histoire de l'Humanité, de la ville comme forme majeure d'organisation sociale ? Ou, pour paraphraser Jean-Paul Sartre, pourquoi y a-t-il de la ville plutôt que d'autres formes d'organisations sociales ?

Je propose de croiser l'émergence de la ville avec trois des grandes mutations importantes qui ont ponctué l'histoire de l'Humanité et d'en examiner les rapports et les liens. La première est technique, elle concerne le passage de l'outil à la machine ; la deuxième concerne le lien social à travers le passage des sociétés traditionnelles aux sociétés individualistes et à la démocratie ; enfin, la troisième est celle qui conduit à la prise de conscience que la violence sociale n'est pas inéluctable et que l'on peut intervenir pour obtenir ce que le sociologue Norbert Elias appelait "la pacification des mœurs".

Ces trois mutations sont anthropologiques au sens où, à travers elles, se transforme l'essence même de l'Humain. La ville a-t-elle encouragé ces mutations ? En a-t-elle été le berceau ou la conséquence ?

Je voudrais tout d'abord rappeler en quelques traits l'histoire de l'homo sapiens, notre histoire...

Il y a près de 100 000 ans, un petit groupe de quelques milliers - 3 000 peut être - de femmes, d'hommes et d'enfants, localisé au départ en Afrique de l'Est, se lance dans une migration extrêmement risquée, qui leur fera conquérir toute la planète. Ce petit groupe de 3 000 personnes dont nous sommes tous les descendants génétiques et qui vit dans des conditions climatiques difficiles, la période glaciaire, doit faire preuve de créativité pour résister à cette tension très forte de l'environnement. Mais la migration bénéficie aussi précisément de cette période glaciaire puisque le niveau des mers étant assez bas, notre petit groupe d'humains a pu passer au Moyen Orient, puis en Europe, en Asie et franchir par le biais du détroit de Behring, le chemin qui mènera aux Amériques.

Si l'on veut analyser les grandes mutations anthropologiques, et comprendre comment ce qui se passe dans nos quotidiens, dans la façon dont nous conjugurons nos vies à l'intérieur ou à l'extérieur des villes est aussi dépendant de cette longue durée, il est nécessaire à mon sens de considérer l'Homme comme espèce, dans l'ensemble de son histoire.

Bien entendu, de nombreuses autres mutations économiques, agricoles, sanitaires, démographiques, etc. pourraient être injectées dans notre modèle pour bien comprendre la ville. J'ai choisi néanmoins d'insister sur les trois suivantes.



### Trois mutations déterminantes pour l'histoire de l'humanité et... pour la ville

Les premiers outils - flèches, silex taillé - ne sont pas spécifiques de l'humanité. Nous les avons probablement hérités d'espèces qui nous précédaient puisque certains silex taillés ont près d'un million d'années. L'homme de Néandertal, par exemple, utilisait des outils.

La machine, en revanche, est une innovation spécifique à l'Humain. Les machines sont des objets quelque peu particuliers qui remplacent progressivement les différentes fonctions du corps humain, telles les jambes, par exemple, puisque nous nous transportons avec les machines. Il est compliqué de dater leur invention, mais deux d'entre elles pourraient prétendre au rang de première machine : la catapulte qui lance une pierre à notre place et beaucoup mieux que nous, dans le but d'atteindre l'ennemi et la clepsydre qui permet de décomposer et de mesurer le temps.

Vient ensuite le passage des sociétés traditionnelles, des sociétés du mythe organisées autour d'un récit, aux sociétés de type pré individualiste (plutôt féodales) et individualiste (démocratique). Ce passage est fondamental dans l'histoire humaine et l'on ne mesure pas à quel point il nous a permis d'innover et nous a conduits à la ville presque directement.

La dernière innovation s'est produite dans le domaine des mœurs. Là aussi, le basculement est radical entre les conceptions traditionnelles qui considèrent que le destin de l'Homme est de subir la violence et la guerre et le mouvement de délégitimation de la violence et d'enclenchement des mécanismes institutionnels qui permettront d'obtenir une pacification des mœurs. On retiendra à ce sujet quelques repères importants comme l'abolition de l'esclavage, la convention sur les blessés de guerre, très tardive dans l'histoire de l'Humanité, et la criminalisation de tous les homicides au sein d'une justice non vindicative.

Si l'on considère les différentes zones de l'histoire de l'Humanité où ces mutations se mettent en place progressivement, on trouve une corrélation évidente entre l'émergence de la ville et la concrétisation de chacune de ces grandes mutations. Je dirais même que c'est le croisement de ces trois mutations qui, à un moment donné, fait que la ville comme phénomène universel et creuset de l'innovation émerge un peu partout, entre 5 000 avant J.-C. et 1 000 après J.-C., pour l'essentiel d'entre elles.

Pour tisser encore mieux ces différents liens entre ces grandes mutations et la ville, je voudrais revenir sur ce qui fait le fond de ces transformations.



## La ville, condition de l'invention de la machine

Avec la machine, spécificité de notre espèce, s'opère un changement radical de perception qui va bien au-delà du caractère utilitaire fondamental de l'outil et de la machine.

Fondamentalement, l'idée qui traverse toutes les sociétés traditionnelles est que l'Homme n'est qu'un élément de la nature, et qu'il ne peut en aucun cas prétendre la maîtriser. C'est sans doute parce que l'humain se percevait comme une petite chose qu'il ne s'est pas représenté sur les peintures pariétales des grottes de Lascaux. Aujourd'hui, le moindre d'entre nous se vit comme un élément tout à fait central non seulement de la société, mais évidemment de l'environnement qui l'entoure.

L'outil est une médiation minimale dans le corps à corps de l'homme avec le réel. La machine, qui représente le passage à un monde artificiel, intervient pour nous, par délégation, sur le réel, sur l'environnement. Nous vivons aujourd'hui pour l'essentiel dans un monde artificiel. Nous nous interrogeons sur les créations que nous pourrions faire, sur les améliorations de l'environnement que nous pourrions apporter, améliorations qui vont évidemment passer par la machine. Nous sommes là face à un changement complet de perspectives dans la représentation que nous avons de nous-mêmes par rapport à l'univers dans lequel nous habitons.

Dans ce contexte, la notion de créateur fait évidemment irruption : la conception d'une machine nécessite un créateur. Or, les créateurs de machines sont souvent des créateurs individuels. Ce n'est sans doute pas pour rien que nous avons, en quelque sorte, de façon laïque, sanctifié la figure de Léonard de Vinci, créateur individualiste.

Dans l'histoire des techniques et de leurs mutations, certaines "anomalies" nous renseignent sur l'interrelation entre tous les éléments qui composent notre humanité.

L'un des meilleurs exemples a été donné par le Britannique Joseph Needham, historien des sciences et techniques dans la civilisation chinoise. Entre le X<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, les chinois inventent l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon... Si les chinois sont si prolifiques, c'est parce que leur société, d'une certaine façon, aménage une place particulière pour ses "Léonard de Vinci". Mais la structure sociale de la Chine, qui est encore une société traditionnelle, fait que le monde chinois, n'utilisera aucune des innovations techniques qu'il a mises au point. Belle leçon pour le futur ! Il ne suffit pas d'inventer une machine pour qu'elle soit utilisée, encore faut-il que nous soyons dans une discussion sociale qui permette à ces machines d'entrer en résonance avec nos besoins et nos désirs.

Que dire des rapports entre la machine et la ville ? Autant l'outil peut se dispenser de la ville, et il l'a fait pendant des dizaines de milliers d'années, autant la ville comme mode d'organisation spatiale est une condition de possibilité du développement de la machine, car la machine s'appuie sur une industrie laquelle s'adosse sur une collectivisation des forces productives, sur des rassemblements de population. Elle s'appuie sur une industrie qui positionne l'individu créateur, innovateur, mais aussi chef d'entreprise. Une convergence extrêmement forte se dessine entre la possibilité même pour la machine d'être inventée, de se déployer, d'être fabriquée, d'être utilisée et la ville.





## La ville, espace de l'individu moderne, maître de son destin

La transformation des sociétés traditionnelles en sociétés individualistes est très profondément liée à la ville.

Je précise que, pour l'anthropologue et le sociologue, le terme "société individualiste" est un terme positif qui désigne l'inversion du Je et du Nous, c'est-à-dire une société centrée sur l'individu. Il s'agit là d'une nouveauté tout à fait extraordinaire dans l'histoire de notre espèce.

Pour un certain nombre de raisons, sans doute liées à la survie, aux conditions environnementales et aux migrations, il a été nécessaire de privilégier le Nous. Mais à un moment donné, l'inversion est devenue possible et l'individu a pu enfin s'affirmer, revendiquer des droits et des devoirs. La question des droits de l'homme, par exemple, est inconcevable dans un espace mental qui ne laisse pas une place très importante à la notion d'individu.



L'émergence de cette notion est en corrélation avec la notion d'intériorité qui est apparue, pour la première fois, il y a quelque 2 000 ans, dans la zone occidentale. L'intériorité est l'idée, qui paraîtrait abstraite et exotique à des habitants de sociétés plus anciennes, selon laquelle il y aurait, à l'intérieur de chacun d'entre nous, un espace protégé du social, au sein duquel nous pouvons former nos opinions, nos idées et générer nos décisions.

L'intériorité prend sa source dans le stoïcisme, philosophie qui a eu une influence considérable sur la naissance de l'individu moderne. À la tête de trois légions qui tentent tant bien que mal de résister à la poussée des tribus du Nord, l'empereur Marc Aurèle rédige le soir, dans sa tente, au bord du Danube, son ouvrage *Pensées pour moi-même*. Comment, se demande-t-il, être heureux dans un environnement prodigue en malheurs ? En réponse, il construit le principe d'intériorité, et il le construit comme une protection. "Creuse en toi, ouvre un espace". Cet espace est celui de l'individu moderne, démocratique. Il ne peut y avoir d'individu démocratique si la société n'est pas composée d'individus qui ont chacun la possibilité de protéger la formation de leur propre opinion, de leur propre participation au débat et à la chose publique.

L'intériorité est d'ailleurs la première chose que les régimes totalitaires essayent de détruire chez les individus, la deuxième chose étant la ville. Les idéologues du régime nazi, qui détestaient la Ville, nourrissaient une haine particulière envers ce principe d'intériorité car il est une protection contre la propagande et la collectivisation.

La démocratie, forme politique prise par une société d'individus, est une mutation tout à fait essentielle, qui nous fait passer d'une société traditionnelle régie par le destin à une société où l'individu prétend être maître de son propre destin. Elle nécessite, en prérequis, une assemblée d'hommes libres qui échangent leurs points de vue avant de prendre une décision. Il s'agit là d'une nouveauté radicale. Là où les sociétés traditionnelles usent de méthodes d'ordalie, la justice moderne organise la machine judiciaire en réunissant des hommes pour débattre et décider de l'éventuelle culpabilité d'un suspect.

Selon Marcel Detienne, cette innovation s'est produite en Asie, en Amérique du Nord, en Afrique, à un moment donné de l'histoire des différentes cultures. Au XIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, les moines japonais s'assemblent contre le pouvoir féodal. Il est intéressant de noter que la démocratie naît aussi d'un souhait de pacification locale des mœurs. Dans les œuvres d'Homère, par exemple, les pirates pillent, tuent, violent, mais au moment de se répartir le butin, il n'est pas question de laisser la violence déborder leurs comportements, donc ils s'assemblent en hommes pacifiques pour discuter de la répartition des parts. La pacification vient là d'une certaine façon de la temporisation d'une pulsion violente.





## LA VILLE A L'AUNE DES GRANDES MUTATIONS ANTHROPOLOGIQUES



## La ville, creuset de la démocratie

La démocratie, forme politique prise par une société d'individus, aura une forme d'organisation spatiale qui sera bien évidemment la ville.

La ville est un brasseur social, une machine à produire des individus, à transformer quelqu'un en un individu. Cette mission tout à fait essentielle passe évidemment par le fonctionnement d'institutions, mais aussi par la façon dont on le considère comme un individu. D'où la détestation de la ville par des régimes totalitaires. Lorsque les Khmers rouges, des ruraux en armes, ont pris Phnom Penh, leurs deux premiers actes ont été de faire sauter la banque centrale du Cambodge avec ses réserves de devises, utopie d'une société rurale sans argent, puis de faire sortir tous les habitants de la ville, avec les conséquences humaines dramatiques que l'on connaît, et de livrer la ville aux herbes folles.

Cette tentative de retour à une période féodale, où il n'y avait pas de ville et où nous vivions bien sûr heureux dans une communauté rurale, constitue une symbolique très forte des régimes totalitaires de par le monde.

La ville est un brasseur social, une machine à produire des individus et ceux qui gèrent nos villes actuelles ont évidemment à réfléchir sur cette fonction centrale de la ville qui est d'accueillir ceux qui viennent à elle, ou ceux qui y naissent, et de les transformer en individus.

La ville est aussi le lieu où l'exigence de pacification des mœurs est la plus forte et où la protection de l'intériorité s'impose avec force. L'intériorité est une défense contre ce que la ville nous propose, c'est-à-dire de nous coller les uns aux autres, de nous rassembler dans des espaces relativement fermés avec une concentration de population très importante. Plus la population est concentrée, plus le risque de propagande est grand et plus la nécessité de l'intériorité est forte. Marc Aurèle le disait déjà : si tu veux méditer, si tu veux avoir le bonheur, si tu veux te développer, ne vas pas à la campagne. Reste en ville, mais développe ton espace intérieur, ou comme disait Saint Augustin "tes palais intérieurs", le plus largement possible.



## La ville, au cœur de la pacification des mœurs

La délégitimation de la violence et la pacification effective des mœurs constituent la troisième de ces mutations. Une distinction entre les guerres et la violence des mœurs en période de paix s'impose. Certes, depuis les Conventions de Genève, le travail d'Henri Dunant, de la Croix Rouge, les guerres se sont quelque peu pacifiées, ou "humanisées". Cependant, selon l'anthropologue Lawrence Keeley, le taux de pertes liées aux guerres, rapporté à la population générale, est étrangement constant depuis le début de l'histoire de l'Humanité, et serait de 5 % par an, en moyenne.

En temps de paix, un véritable processus de pacification des mœurs a été mis en place ces derniers siècles en Europe. Sous l'Ancien Régime en France, par exemple, on comptait plus de 100 meurtres par an pour 10 000 habitants ; aujourd'hui, en Europe, on compte environ moins d'un homicide pour 100 000 habitants. D'aucuns se demandent si on n'a pas atteint là un chiffre incompressible. Cette mutation, que le sociologue Norbert Elias a contribué à montrer, a longtemps été invisible. Le point de départ de la réflexion de Norbert Elias est le suivant : "Pourquoi est-on passé d'une société de l'Ancien Régime extraordinairement brutale, esclavagiste, avec des homicides fréquents et non criminalisés, donc considérés comme légitimes, des violences sexuelles courantes, elles aussi en grande partie légitimées, à la société que nous connaissons aujourd'hui et dans laquelle une grande partie de ces violences est délégitimée et a diminué de façon drastique ?"

Cette mutation a longtemps été invisible parce que, dans l'esprit de nombre de nos contemporains, prévaut l'idée tout à fait fausse que les sociétés traditionnelles, rurales, ou du passé étaient des sociétés pacifiques, des communautés harmonieuses et que nous devons l'invention de la délinquance, la brutalité et le meurtre à la civilisation et à la ville. Aucune donnée historique ne valide le moindre début de cette proposition. Bien au contraire. Tous les travaux depuis ont montré que les sociétés préhistoriques ou traditionnelles se faisaient la guerre, et que le principe vindicatif qui les animait est un principe extrêmement meurtrier. Nous devons lutter contre cette idée reçue selon laquelle la situation se dégrade de nos jours, sous nos yeux, en permanence. Elle ne se dégrade pas, elle s'améliore tous les jours. Nous sommes là dans ce que l'on appelle le paradoxe de Tocqueville, selon lequel plus un phénomène non souhaitable est rare, plus nous le voyons et plus nous croyons qu'il est fort.

Les progrès de l'idée d'individu ont très largement contribué à la délégitimation de la violence. Pour Norbert Elias, les paramètres qui ont permis la pacification des mœurs sont tous associés au développement de l'urbanité, qui est synonyme de civilité (et non de politesse). Qu'est-ce que l'urbanité ? C'est considérer l'autre comme un individu aussi respectable que je le suis moi-même, c'est mettre en place un nouveau rapport d'individu à individu. Il a tout de même fallu attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle pour que tous les homicides et comportements violents soient criminalisés. La justice moderne qui permet le recul du vindicatif est née fondamentalement dans les villes.

Dans notre mythologie démocratique, c'est la déesse Athéna, la ville, qui rend la justice. La ville est le terreau de la justice moderne, qui est une machine au sens fort, car elle a besoin d'une communauté rassemblée, d'individus libres dotés d'un fort intérieur, et d'un fonctionnement réglé selon un protocole précis.

La ville est précisément le lieu de convergence de toutes ces mutations que je vous ai décrites et qui brassent l'Humanité depuis 100 000 ans.

Les 3 000 femmes, hommes et enfants qui constituent cette première humanité, et dont nous sommes tous les descendants, ces 3 000 personnes qui se sont mises en marche, il y a 100 000 ans, dans des conditions difficiles, qui ont pris en main leur environnement et la transformation de leur organisation sociale, étaient sans doute loin de se douter de l'avenir. J'ignore s'ils avaient entrevu qu'il y aurait un jour des villes, mais je crois qu'ils étaient porteurs du désir de changer le monde et d'une compétence à maîtriser leur destin. Je crois qu'au cœur des villes aujourd'hui, nous sommes les héritiers de ce désir et de cette compétence.







L'Agence  
de Développement  
et d'Urbanisme  
de l'Agglomération  
Strasbourgeoise

Directrice de publication : **Anne Pons, Directrice générale**  
Responsable conférences : **Cathie Allmendinger**  
Équipe projet : **Cathie Allmendinger** (chef de projet),  
**Nicole Crucy, Jean Isenmann, Youssef Katiri,**  
**Sophie Monnin, Virginie Muzart, Pierre Reibel**  
N° projet : **1.3.1.3** - Photos : **Jean Isenmann**  
Mise en page : **Chloé Michaut**  
© ADEUS - Novembre 2013 - N° Issn : 2112-4167  
Les publications et les actualités de l'urbanisme sont  
consultables sur le site de l'ADEUS [www.adeus.org](http://www.adeus.org)